

ONR

*Un Livre d'Harlin Quist*

# les telemorphoses

conte de guy monreal

images de nicole claveloux



arrrrr

73









**C'était chaque fois la même chose :**

**— Alala ! veux-tu sortir de ce livre d'images !...**

**— Alala, ma chérie !... Scarlett O'Hara n'est pas une amie de ton âge !...**

**— Alala ! laisse donc la speakerine annoncer le programme et reviens à ton fauteuil !...**

**Alala entendait fort bien les injonctions de sa mère, opinait docilement de la couette mais n'obéissait que quand elle en avait le temps, c'est-à-dire rarement.**

**Ah ! les fantaisies d'Alala !... On pourrait en faire un roman feuilleton !...**

**Son père, Rodolphe d'Alcantara, disait quelquefois à sa femme quand ils étaient seuls :**

**« Ma pauvre Anna, notre petite fille m'inquiète : elle n'est pas comme les autres ! »**

**Rodolphe d'Alcantara n'avait, ma foi, pas tout à fait tort ! Pas seulement parce que les poupées d'Alala lui répondaient du tac au tac avec une verdeur de langage qui faisait pâlir d'envie ses petites amies ; pas davantage parce que ses compagnons favoris n'étaient ni un chien errant, ni un rat d'égout, ni un siamois de Carpentras (espèce rarissime) mais, simplement, parce qu'Alala n'était heureuse qu'en compagnie d'une brosse à dents polyglotte et d'une table pivotante bavarde comme trois pies.**

**— Alala — direz-vous —, comme chacun de nous d'ailleurs, est bien libre de choisir les fréquentations de son goût et rien en cela n'est bien extraordinaire !...**

**— Faux ! répondrai-je simplement, faux ! et faux encore !... Car, sous le couvert d'inconséquence banale, la vie d'Alala baignait dans le plus ahurissant des extraordinaires !... Par exemple, et pour n'en revenir qu'à ces deux compagnes d'élection : la brosse à dents polyglotte s'exprimait couramment — avec un léger accent je vous le concède — en la plupart des langues mortes ou vivantes employées de par le monde ; et la table tournante — de la famille bourgeoise des guéridons —, radotait, elle, systématiquement.**

**Alala et ces deux commères passaient de longues et folles après-midi au cours desquelles on se tenait très mal, on dénigrait, on parlait haut et faisait des ragots.**

**— Mais Alala n'a que cinq ans ! — ajouterez-vous — et son cas me paraît bien banal : Qui, à cet âge, ne s'est laissé bercer par son imagination !...**

**— Encore faux et archifaux ! répliquerai-je, Alala ne se laissait pas bercer ! pas le moins du monde !... Si son élan imaginaire l'emportait quelquefois bien au-delà des limites réelles du monde ce n'était que de sa propre impulsion. Avec cette propre volonté (qui se moque de la volonté) et dont les conséquences restaient toujours imprévisibles.**

Parmi les enfants, quoi qu'on en pense, il faut bien distinguer les "exceptionnels" de ceux qui ne le sont pas. Puis sans entrer dans le détail des explications et des raisons, il faut bien admettre qu' "exceptionnels" ou pas, les enfants se contentent communément de voler — assez bas — dans les airs, ou de filer — deux fois moins vite qu'ils ne le pensent — quand ils sont poursuivis par les grands méchants loups qu'ils s'inventent et qui ne les dévorent jamais... Alala, elle, était d'une toute autre espèce. Très rare. Unique. Elle avait un don. Et ce don aurait rendu asthmatique, et incolore d'épuisement, le plus doué des caméléons s'il avait voulu s'y mesurer car, en effet, ce n'était pas seulement de couleurs qu'Alala changeait mais, aussi, de formes. Elle pouvait se teinter de tous les tons du livre d'enfant qu'elle lisait puis, l'instant d'après, devenir minuscule, tandis que deux secondes plus tard elle redevenait normale ou gigantesque. Elle changeait d'âge à sa guise. Elle prenait celui d'un personnage qu'elle avait élu. Puis elle le vieillissait, le rajeunissait, en faisait une femme, une bête, un objet tout à son aise. De surcroît, Alala traversait sans obstacles les écrans de télévision. Une émission lui plaisait-elle, Alala aussitôt s'y plongeait jusqu'à la source de lumière où par le jeu de transmission des ondes et des tubes cathodiques, elle s'immisçait aux images, s'emparait de l'histoire et, en territoire conquis, se taillait un rôle à sa mesure et à sa fantaisie.



**Et Alala n'avait que cinq ans!... Cinq ans!...**

**Pour Alala qui rêvait d'être grande c'était peu!... Pourtant, tout enfant du même âge aurait eu bien du mal à soupçonner les sujets qu'elle abordait avec ses parents!... Elle leur en apprenait autant, et parfois plus, que ce qu'ils s'évertuaient, avec d'infinis scrupules, à lui enseigner. Sans parler des discussions endiablées qu'elle soutenait avec sa brosse à dents et sa table tournante!... Le guéridon tournait à une telle allure qu'il en verdissait de vertige et la brosse à dents, souverainement, répondait en sanscrit pour se surpasser... Alala, confiante et bonne joueuse, ne doutant pas de sa supériorité, laissait faire mollement ses deux amies. L'assurance de son pouvoir la préservait des sentiments mesquins, basses envies et jalousies perfides, en l'investissant d'une égalité d'humeur et d'un calme à toute épreuve.**

**Hélas! ce même pouvoir avait un revers : délirant et incontrôlable, il la plongeait dans d'extravagantes aventures auxquelles Alala, grisée d'action, ne pouvait résister. A l'improviste elle intervenait, perturbait, époustoufflait, semait la confusion, scandalisait, puis regagnait le havre familial, sans l'ombre d'une inquiétude ou d'un seul remords. On ne comptait plus ses fredaines mais on ne pouvait oublier les meilleures qu'on se racontait avec joie :**

**Alala avait un jour bouleversé radicalement le cours d'une vie paisible et de dur labeur en révélant à un artisan sage et routinier, le secret de fabrication du vilebrequin thibétain. L'artisan devint célèbre, conquit la fortune, perdit la sagesse, mais mourut riche et seul, loin de son pays...**

**Un autre jour et parce qu'elle adorait les berlingots, Alala, en toute simplicité, détourna le Parlement d'un pays fort conservateur. Elle fit inscrire à l'ordre du jour une loi spéciale, força qu'on la discute, qu'on la vote et la promulgue séance tenante — au détriment de lois urgentes plus importantes sur les échanges douaniers, les accidents de la circulation, les hold-up, les incidents diplomatiques, les attentats politiques et les guerres d'Extrême, Proche et Moyen-Orient... Pour tout dire, enfin, cette loi futile ne prescrivait rien d'autre qu'une augmentation du taux de sucre dans la fabrication des bonbons favoris d'Alala...**

**Une autre fois encore, et c'est là que cette histoire commence vraiment, Alala décida du sort de Cendrillon en personne et ruina à tout jamais ses derniers espoirs de bonheur...**

**Mais tout cela, à le dire sans suite ni explication chronologique, n'est peut-être pas très compréhensible!... Reprenons plus clairement le fil de l'histoire par le début, au tout début, et allons plus lentement, comme si nous partageions la vie d'Alala dans sa belle maison d'un autre temps.**

Alala était née dans une maison de plastique ultra-léger que ses parents Rodolphe et Anna d'Alcantara avaient achetée pour sa naissance. C'était une maison très pratique. Il s'y reflétait, déformés par la courbure et la transparence des parois, la silhouette des objets, les lueurs dorées des soleils couchants, la douce clarté des abats-jours, les ombres des arbres, le clair-de-lune et, bien entendu, à tous moments de la journée, les caricatures grotesques des badauds rassemblés par la curiosité.

La maison d'Alala était un kaléidoscope ambulante, un cinémascope permanent et gratuit, où occupants et visiteurs trouvaient leur apaisement d'images, de reflets colorés et d'interprétations fluctuantes. Une fois à l'intérieur, on avait l'impression d'évoluer dans un monde d'oxygène, sans pesanteur, sans épaisseur, où la lumière venue de partout faisait étinceler les choses... Et avec ça, pratique à l'extrême car on pouvait la gonfler quand on recevait des invités, ajouter un salon par-ci, un vestiaire par-là, ou simplement la dégonfler et la mettre dans sa poche quand on voulait sortir : ce qui faisait une sérieuse économie de clés !

Par des cordages, Rodolphe d'Alcantara avait relié sa maison à un bateau et il suffisait de hisser la voile pour que l'ensemble se mette à naviguer par rivières et océans et que, le long de ses parois, défilent les fantasmagories les plus impressionnantes. Au gré des voyages, Alala avait dormi au bord du Gange, joué au pied des pyramides et pleuré contre un pilier de la Tour Eiffel sans pour cela avoir quitté sa chambre : où serait son mérite autrement !

Ainsi donc, et jusqu'à l'âge de cinq ans, Alala ne fut qu'une petite fille ravissante et rêveuse emportée dans l'extase de ses expéditions immobiles. Selon les jours, elle jouait aussi bien avec des petits Africains qu'avec des orphelins indiens. Et elle ne faisait aucun caprice pour revenir en Amérique au moment où les murs de la maison se mettaient à refléter la Tour de Pise... Bref ! Alala s'accommodait fort bien de ses jouets favoris, du train-train de sa vie et de la minceur de son rôle de spectatrice... Mais un beau jour elle eut sept ans et il en fut tout autrement!...







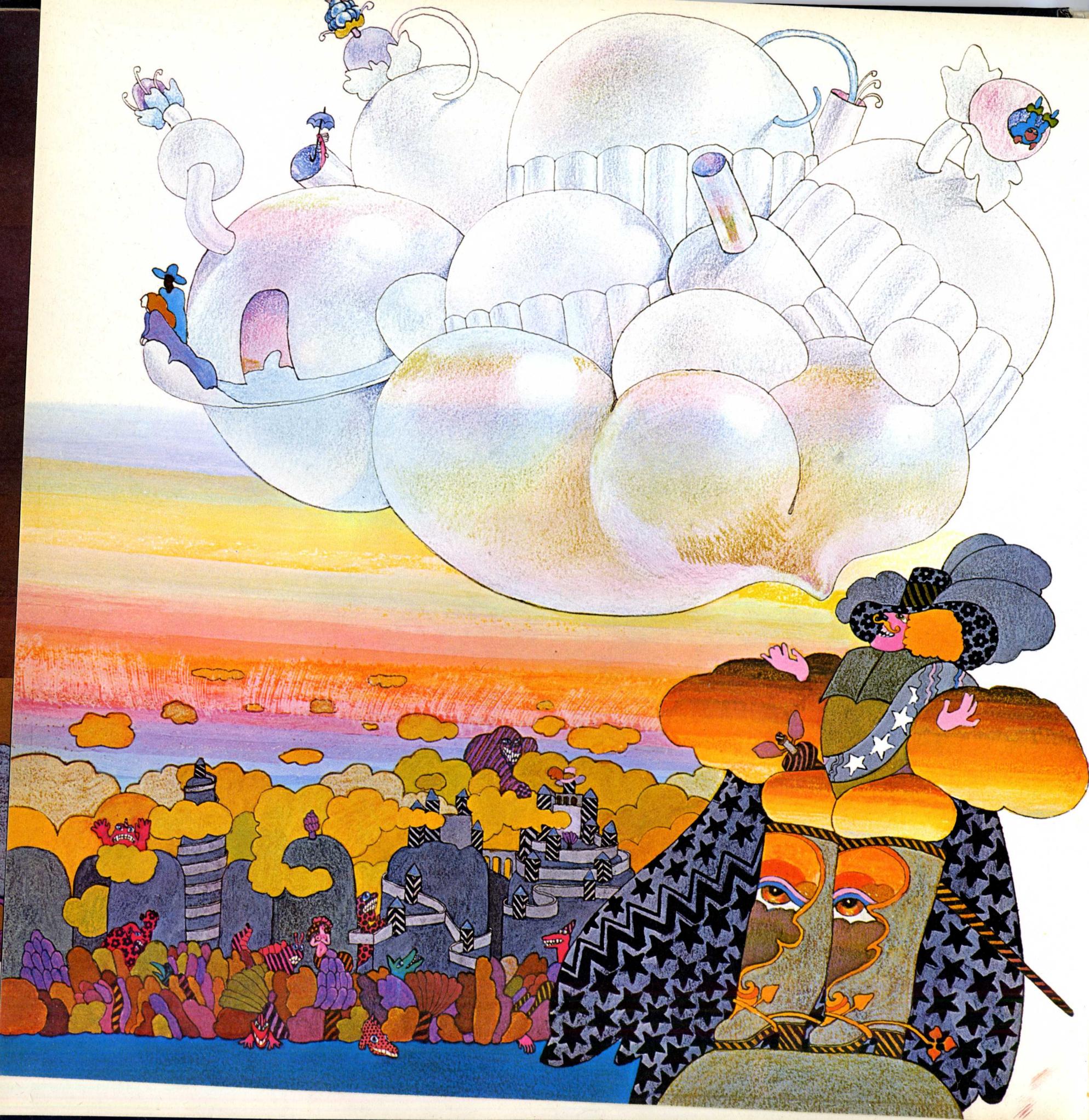
Tout commença un divin soir d'été alors que la maison des d'Alcantara était amarrée aux bords tranquilles du lac Titicaca!... Autour d'elle, sans l'ombre d'un clapotis, les eaux du lac s'étendaient jusqu'à l'horizon, empourprées par les derniers rayons du soleil couchant tandis qu'à leur surface se reflétait un ciel d'une pureté cristalline. En bonne place, à l'extrême limite de la berge pour que la réception des programmes soit meilleure, on avait installé un poste de télévision à écran extra-large et Rodolphe d'Alcantara, Anna d'Alcantara et Alala d'Alcantara s'étaient confortablement enfoncés dans un immense canapé de polyester pour assister au spectacle. C'était une retransmission d'une version en couleur de "Cendrillon" qui était annoncée et tout semblait prévu pour que la soirée se déroule sans incidents. Tout, ou enfin presque, sauf une de ces sournoises interventions de l'extraordinaire et c'est sans doute pourquoi il intervint, copieusement aidé par la bouillante exaltation d'Alala.

Au début, Alala eut l'air de savourer l'histoire. Elle s'attrista même des déconvenues de la pauvre souillon, détesta, sans mélange, méchantes sœurs et marâtre, applaudit frénétiquement à l'apparition d'une fée brouillonne mais sympathique et pria enfin, intérieurement, pour que le Prince ne soit pas aussi stupide qu'il en avait l'air. Puis, tout à coup, tandis qu'un silence effrayant planait sur le lac, Alala sentit qu'elle frissonnait et qu'elle-même se transformait en Cendrillon. Sa robe se couvrit de diamants et ses cheveux s'enroulèrent en torsades autour de sa tête. La métamorphose se fit si envoûtante et si complète qu'au moment où le carrosse arrivait au pied de l'escalier, devant le château du Prince, Alala quittant son fauteuil, sauta d'un bond dans le téléviseur, traversa sans difficultés l'écran et se mit à arracher avec une belle fureur la robe que la fée venait d'offrir à Cendrillon... Ce fut un tel effroi de part et d'autre du petit écran que le lac Titicaca en fit une tempête de tous les diables!









Rodolphe d'Alcantara, après deux secondes d'hébétéude, essaya immédiatement de retenir sa fille. Il se précipita pour la saisir et la ramener, et l'aurait suivie, dans sa fougue, aussi loin qu'elle l'aurait conduit s'il ne s'était heurté à l'écran. Naturellement l'idée lui vint de le briser mais il n'osa le faire de peur de perdre à tout jamais la seule fille qu'il avait. Force lui fut donc d'assister au spectacle impromptu qu'Alala menait tambours battants. Alala avait la partie belle : Cendrillon, habituée au malheur, acceptait avec une apathie résignée cette nouvelle fatalité. Evincée une fois de plus et supplantée, elle s'en fut pleurer en pays de connaissance, dans un cache-pot à l'entrée des cuisines, ménageant ainsi à Alala une entrée éblouissante, à sa place, dans la salle de bal. Enveloppée d'un nuage de mousseline rose, Alala sourit à droite et à gauche, bavarda comme une grande, tourbillonna dans les bras du Prince et sur le coup de minuit ne fit absolument aucun cas de ce qui est prévu dans le conte : elle s'amusait trop bien. A minuit et quart, la fée qui venait de recevoir un avertissement électrique du ciel, intervint en catastrophe et essaya de rétablir l'ordre des choses. Mais peine perdue ! elle ne réussit qu'à briser trois baguettes magiques, réputées d'excellente qualité, sans plus d'autre résultat. Trois valse plus tard, tandis que Cendrillon, trempée de larmes, séchait devant un feu de bois dans l'office, le Prince n'avait plus qu'une idée en tête : s'offrir une de ces merveilleuses maisons de plastique dégonflable (où Alala s'était flattée d'habiter). Il insista, se fit pressant, exigea d'Alala l'adresse de son fournisseur et Alala la lui donna en se retirant, bien satisfaite d'avoir suscité autant d'intérêt. Alors, retraversant l'écran et gardant au mépris de l'histoire les deux pantoufles de vair, Alala souhaita bonne nuit à ses parents et alla dormir du sommeil le plus candide de la terre.



C'est sur cette sortie d'Alala que le spectacle fut interrompu prématurément. Une speakerine rouge de confusion bafouilla des excuses, prétexta l'incident technique, dégagea de "toutes culpabilités" les responsables de la retransmission et invoqua, sans logique ni vraisemblance, une révolte des tubes cathodiques, une invasion de soucoupes volantes... bref! n'importe quoi dans l'espoir de faire oublier l'intrusion d'Alala. Un peu à la légère, et en s'efforçant de retrouver un sourire de rigueur, elle donna l'assurance que "Cela" ne se reproduirait plus. Mais on devinait, à son insistante fausse conviction, qu'elle n'était pas si sûre du lendemain ni encore moins des jours suivants.

Alala, elle, enchantée du premier résultat, se promettait d'étourdissants lendemains. Rodolphe d'Alcantara — tandis qu'Anna d'Alcantara, terrassée par une affreuse migraine, restait coite d'inanition — décida pour brouiller les pistes, d'abandonner, sur le champ, le lac maudit et il laissa dériver, au hasard, sa maison sur l'Amazone. Au matin, Alala contempla les somptueux paysages, qui défilaient le long des berges, en bâillant. Elle ferma les yeux et soupira : elle avait soif d'autre chose. L'inaction lui pesait vraiment. Aussi, après avoir consulté les programmes, elle arracha quelques lianes et s'en fit une perruque de nattes tressées. Elle était seule. Sa mère tricotait. Son père prenait soin d'aiguiller sans la crever, les navigations de la maison de plastique entre les récifs escarpés des rives. Personne, ni aucun obstacle, pour empêcher Alala de commettre sa seconde effraction. Elle pressa le bouton du récepteur, attendit à peine la montée de lumière sur l'écran et s'y plongea au hasard de l'émission qu'elle venait de choisir...

Ce n'est que bien plus tard dans la soirée, tandis qu'ils débouchaient déjà sur l'Atlantique, que Rodolphe d'Alcantara fut informé, comme des millions d'autres spectateurs, par un communiqué laconique du Directeur des programmes qu'un "troublion" d'une espèce indétectable avait de nouveau perturbé le bon ordre des programmes et qu'il offrait, pour éviter la récurrence, une récompense à qui permettrait de... en clair qu'Alala avait recommencé, qu'elle était recherchée par toutes les polices du monde et qu'elle pouvait être arrêtée d'un moment à l'autre.





C'est par des recoupements soigneux, après lecture de plusieurs quotidiens et aveux difficilement extirpés à Alala, que Rodolphe et Anna d'Alcantara reconstituèrent les faits de la veille :

Sur l'écran, le décor représentait une vaste forêt anglaise. Une fois de plus, Robin des Bois y plaidait la cause de Richard-Cœur-de-Lion et sa bravoure faisait merveille contre les archers de l'usurpateur quand il buta, au détour d'un chemin, sur une paysanne, haute comme trois pommes, qui ressemblait à celles qu'il rencontrait habituellement mais parlait avec une incontestable fantaisie le langage de l'époque. Robin-des-Bois fixait Alala avec perplexité quand celle-ci, prenant de l'assurance, déclara non sans désinvolture à son partenaire médusé que tous les autres héros ne lui arrivaient pas à la cheville. Elle cita Spartacus, Ivanhoé, Lagardère, D'Artagnan et Thierry-la-Fronde, oubliant qu'elle enjambait les siècles pour conclure (avec un geste de lassitude par dessus la tête) qu'aucun de ceux-là n'avait vraiment d'envergure et qu'ils n'étaient que piètres fantoches!...

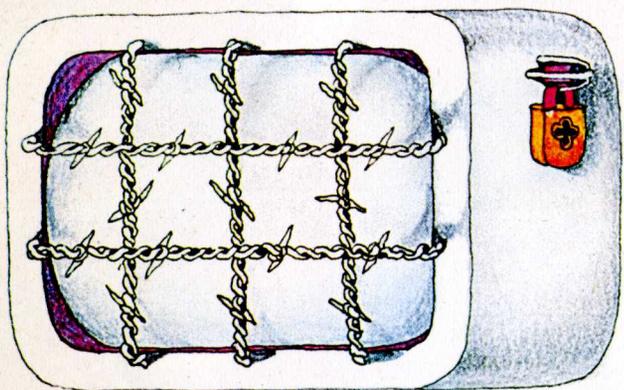
L'émission s'était brouillée sur le mot "fantoches" et sur un fond de musique symphonique un carton notifié à la hâte avait prié les téléspectateurs de bien vouloir excuser cette nouvelle et "inqualifiable usurpation de rôle".

Mais on s'était bien gardé, cette fois, d'avancer que l'incident ne se renouvelerait pas.



Bien leur en prit ! car en quelques soirées et autant de plongeurs incognito, Alala acquit une incontestable maîtrise. Elle s'engloutissait dans l'image, se noyait dans le romanesque, rectifiait maintes aventures sans queue ni tête, peignait de rose ce qui n'était pas de son goût, modifiait les intentions des personnages, rajustait les réalités à ses mesures, à ses humeurs, sans l'ombre d'un remords ou d'un scrupule et faisait de notre monde une bulle de son cerveau, un prolongement de son imagination, un rêve sans défauts.

Les parents d'Alala étaient atterrés. Leur fille, mineure, engageait, sans qu'il n'y puisse rien, leur responsabilité. Ils auraient fait appel au ciel — et à l'enfer en même temps — pour arranger les choses. Mais les choses étant ce qu'elles étaient ils se rabattirent, sur la brosse à dents polyglotte et la table derviche qu'ils avaient pourtant, jusqu'ici, traitées de leur plus profond mépris. Vainement d'ailleurs, car la table tournante avait le mal de mer et la brosse à dents faisait un stage d'espéranto. Dès lors, tout espoir perdu, la télévision devint pour les d'Alcantara : suées, angoisses, affres et transes systématiques. Dès l'indicatif ils pâlissaient... Tant et si bien qu'un jour, au comble de l'agacement, Rodolphe d'Alcantara grillagea l'écran. C'était hélas une triste décision et qui n'eut, par la suite, d'autre résultat que de donner aux époux d'Alcantara l'impression d'assister à des programmes pénitenciers.



Ainsi le grillage ne résolut rien et le mal empira. Chaque soir, frondeuse, fouguese et inconsciente, Alala menait sa fugue au-delà des limites territoriales de l'écran et s'en revenait, repue, sourire aux anges dans son lit à baldaquin. Un soir, elle modifia une version très fidèle des trois Mousquetaires en dérobant elle-même, dans la bourse de Milady de Winter, un ferret de diamant de la reine Anne. Le lendemain, elle substitua la pomme empoisonnée préparée par la marâtre de Blanche-Neige et la remplaça par un esquimau glacé. Enfin, par un jour pluvieux, elle aida si bien les trois petits cochons à rebâtir leur maison qu'une fois terminée, tous quatre s'aperçurent qu'ils avaient totalement oublié d'y ménager une porte d'entrée. Quand le Grand Méchant Loup arriva, Alala eut l'heureuse initiative de prendre sa place. Elle ne mangea pas les trois petits cochons et avoua, en s'excusant, préférer un baba à la crème.



Cependant, la plus spectaculaire de ses télémorphoses fut quand elle pénétra dans la "Case de l'oncle Tom" au milieu d'un négro-spiritual en distribuant innocemment des bonbons colorants. Le temps de les sucer et tous les personnages se mirent à changer de couleur de peau. Oncle Tom, confus, devint bleu et sa chemise verte lui alla bien au teint... Les méchants Blancs rougirent — de honte assurément — tandis qu'Alala se transformait d'extase en arc-en-ciel... Les conflits raciaux, sans plus aucun propos, dégénérent en discussions nuancées, en assauts d'influences colorées et en danses de septième ciel.





La vie de Rodolphe et de la tendre Anna était devenue un long enfer, pendant que celle de leur fille, pour les mêmes raisons, devenait un paradis de sensations. Pour Alala, passé et présent, futur et rêves, espace et temps, s'associaient, se disjoignaient, se juxtaposaient, se confondaient en fluctuations chatoyantes. Elle vivait une aventure de chaque instant... Pinocchio, Flicka, David Coperfield, et — bien entendu —, Alice, cette chère Alice, comptaient parmi les élus du cœur qu'elle retrouvait toujours avec cette même joie égale de l'amitié et qu'elle comprenait, clairement, quelle que soit la langue qu'ils parlaient.

A ses retours de plongées, Alala surgissait du fond des écrans, luciole lumineuse qui grandissait et s'extirpait du décor comme une décalcomanie. Elle avait alors tant de choses à raconter sur ses rencontres et ses découvertes, les avatars et les surprises qu'elle causait, qu'on ne pouvait plus la coucher. La brosse à dents et la table tournante la suppliaient souvent de leur permettre de reprendre souffle. Elles se plaignaient aussi des infidélités d'Alala et lui faisaient de grandes scènes de dépit amical. « Mais non, grandes godiches! répliquait Alala, je ne vous oublie pas du tout et c'est pour vous en raconter davantage que j'excursionne! »

En fait, Alala n'obéissait qu'à son unique plaisir et, après coup, elle se régalaient encore de parler de ses exploits... Ainsi avec le temps, par la lente force des choses — et de l'extraordinaire — Alala devint aussi célèbre que redoutée. Elle était le cauchemar des gens de télévision, des producteurs de films, des réalisateurs, des acteurs (qui craignaient d'être ridiculisés par ses interventions), et des directeurs de salle obscure qui, prenant les devants, organisaient discrètement des filtrages à l'entrée des cinémas. Elle devint aussi la bête noire des chefs de polices d'état et privées. Mais les gouvernements de plusieurs pays, en leur pied de guerre, ne purent cependant émettre qu'une série très sommaire de présomptions injustifiables. En France, les efforts de tous ses factotums avaient en outre pour but d'éviter au Président de la République d'être mis au courant de l'existence d'Alala et de ses frasques.

Quelques mois s'écoulèrent sans qu'Alala soit inquiétée le moins du monde et sans qu'elle perde une once de son pouvoir. Comme elle grandissait, elle avait, bien sûr, un peu plus de mal chaque soir à se faufiler dans l'écran mais, une fois à l'intérieur, son aspect et sa taille se modifiaient et Alala s'adaptait instantanément au rôle qu'elle avait décidé d'interpréter, selon le style de l'époque, les besoins de l'action et les situations... C'est ainsi qu'elle passa une après-midi charmante dans la maison du Docteur March. Et qu'une autre fois, Peter Pan le cheveu soigneusement gominé lui fit un brin de cour tandis qu'ils planaient de concert au-dessus d'un océan de nuages mauves.





Le drame fut qu'Alala ne sut pas s'arrêter à temps et qu'elle dépassa les garde-fous. C'était une chose de rentrer dans les histoires qui ne lui appartenaient pas, c'en était une autre de s'attaquer au fond des choses. Alala n'hésitait plus à bonifier les méchants, à libérer de leurs préjugés ceux qui en étaient esclaves, à rendre heureux les neurasthéniques, à embellir les aventures qui lui déplaisaient, bref à refaire le monde à son gré.

La famille d'Alcantara, dans sa maison de plastique, contrainte à un voyage sans escales le long des océans, côtoyait des icebergs fantomatiques, des palmiers créoles, des gardes-rouges en armes... Alala regardait sans voir ces paysages de rêve car ses rêves étaient ailleurs !... Sa brosse à dents et sa table tournante délaissées s'en étaient bien aperçues. En disgrâce, elles se mirent à bouder : la brosse à dents ânonna comme un bébé inculte et la table tournante bégaya par quart de tours.

D'inquiétude, Rodolphe d'Alcantara se réfugiait dans la plus dangereuse des prostrations. Pour sauver sa fille — le ciel et l'enfer restant cois — il invoqua coutumes, sagesse et traditions, respect enfin de la liberté d'autrui... mais en vain, il faut bien l'avouer !... Alors, au lendemain d'une nuit affreusement noire de débats, de veille et d'insomnies, il décida d'aborder la source du mal et de détruire irrémédiablement le prestige qu'Alala accordait à tout écran de projection.

Il prit sa fille sur ses genoux et lui dévoila tout. Cruellement, il décrivit l'envers du décor, les mécanismes, les trompe-l'œil, les accélérés, les procédés de fabrications, les truquages, les longues répétitions, les histoires inventées par l'esprit timoré d'un auteur en mal d'action et interprétées par des comédiens porte-parole souffrant du mal de vivre... etc... etc... Son doigt accusateur se pointa sur cette vie artificielle qu'il condamna farouchement, avançant par ailleurs que notre vie de tous les jours, celle qu'on avait en propre et qui était unique, devait être vécue pour elle-même parce que nous en étions responsables et que personne d'autre ne pouvait la vivre pour nous.

Alala écouta et comprit la leçon. Elle remercia son père de l'avoir enfin traitée comme une grande puis décida : « Eh ! bien ! dans ce cas... pour le meilleur et pour le pire... je serai actrice ! »

Pour Rodolphe d'Alcantara, dont la vieille noblesse était l'orgueil, avoir une fille actrice était une insulte et un déshonneur. Mais pressé d'en finir, la fin justifiant les moyens, il conclut que c'était la seule façon de mettre un terme aux multimorphoses d'Alala et il donna son consentement. Immédiatement, Alala se mit à étudier la phonétique. Elle articulait à longueur de journée : « Ciel si ceci se sait ces soins sans succès » Puis elle enchaînait sur : « Quand te dégorgeras-tu gros-grand-gras-grain d'orgeret, je me dégorgerai quand tous les gros-grands-gras-grains d'orgeret se dégorgeront... » Et elle recommençait sans fin. Mais le soir, épuisée, sa fatigue ne l'empêchait nullement de donner libre cours à ses impulsions fantasques, dans des plongées bigarrées et insensées... Le nouvel An arriva. Comme de coutume, chacun attendait les bons vœux que le Président de la République avait promis de formuler sur le petit écran et les services de police, fébrilement, s'interrogeaient : « Osera-t-elle?... »

Alala osa. Elle osa apparaître deux secondes après que le Président lui-même soit apparu sur l'écran et elle lui fit, élégamment, une révérence profonde qu'il accueillit non sans surprise. Alala renouvela son salut en souriant, bien déterminée à pousser l'entretien plus loin, sans les secours d'introduction de quiconque.

Les ministres, les journalistes, les cameramen, les huissiers, les gardes du corps semblaient de pierre !... Alala ne leur accorda pas le moindre regard et, sans plus de gêne, sauta sur les genoux du Président. Il y eut un remous houleux dans la salle et on s'apprêta à intervenir mais le Président, d'un geste royal, mit le holà et, en excellent stratège, tira parti de la situation. Son allocution dévia sur les hardiesses de la jeunesse "nécessairement turbulente, ataviquement audacieuse, mais en qui il fallait avoir foi puisque le pays lui serait remis un jour"... Jamais il ne fut plus brillant !

Rodolphe d'Alcantara qui se rongeaient les sangs — et les ongles — d'anxiété, paralysé entre la fierté de voir sa fille sur les genoux d'un président et l'apoplexie galopante qui le menaçait chaque jour davantage, résolut de prendre une solution d'urgence.



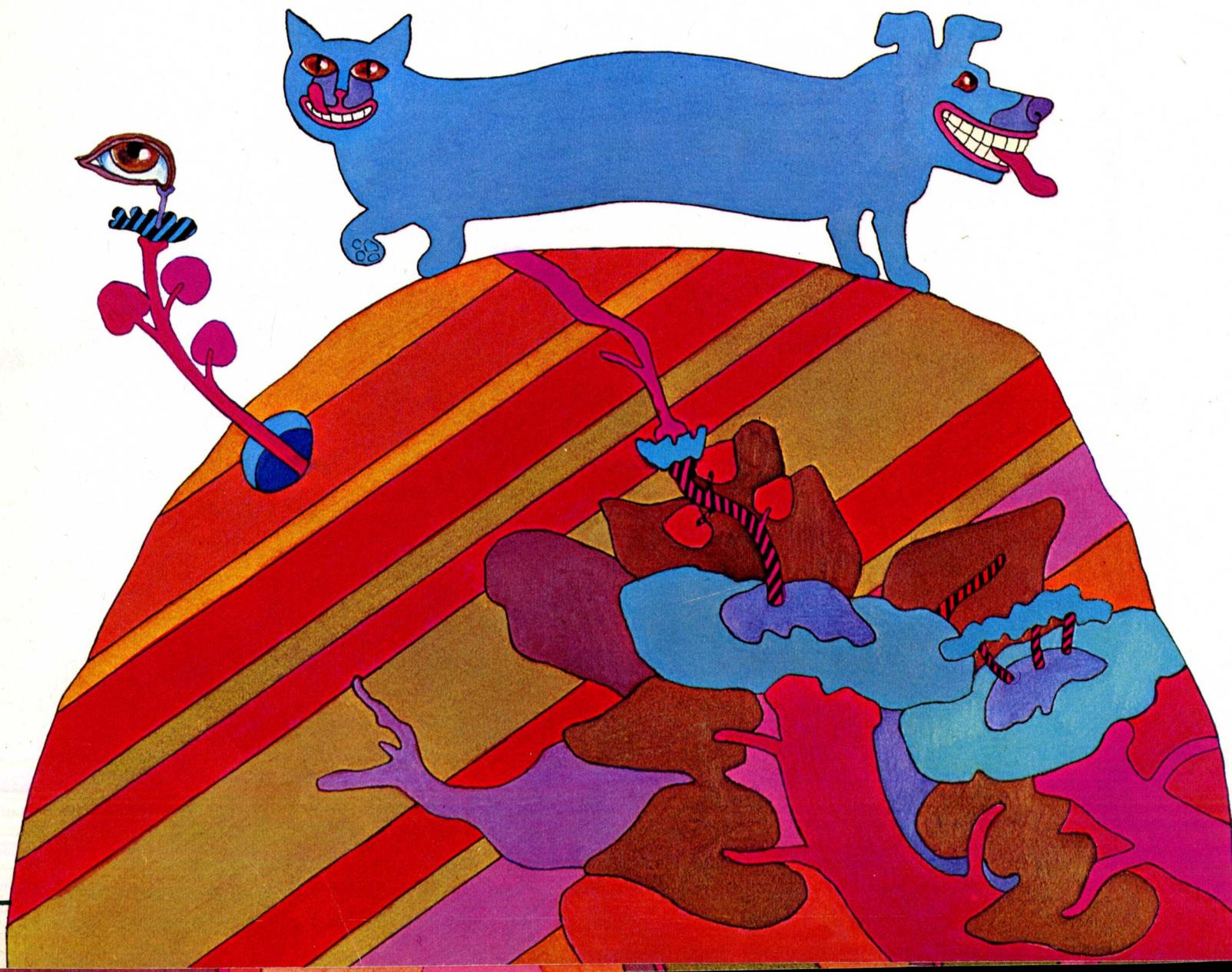
Et il la prit. Dès qu'Alala fut rentrée, il la coucha et, pendant son sommeil, mit son projet à exécution. De navigations en navigations, par fleuves, lacs et canaux, il rejoignit les océans. Il n'interrompit sa fuite qu'au point central de la mer des caraïbes où, par le jeu des satellites et des fuseaux horaires, il vérifia qu'il pouvait capter toutes les chaînes de télévision étrangères d'Amérique du Sud, de Chine et du Belouchistan aussi bien que celles des antipôles... La maison à peine immobilisée, toutes ancres jetées, Alala se posta devant l'écran. Elle enleva ses gants pour s'y glisser plus aisément et s'y plongea à cœur perdu. Un flot de couleurs la chavira tandis que Rodolphe imperturbable la suivait avidement des yeux. Elle disparut puis reparut dans un programme brésilien, à Rio de Janeiro, un jour de carnaval. Elle dansait au milieu des écoles de sambas faisant tourbillonner sa robe sur des rythmes effrénés. Circonspect, Rodolphe l'observait et attendait encore. Puis, déterminé, se tournant vers Anna qui, pour l'occasion, avait interrompu son ouvrage, il sollicita son consentement. En signe d'ultime résignation, Anna battit simplement de ses longs cils et ce fut le signal. Alors, empoignant avec hargne les boutons du poste de télévision, Rodolphe les manœuvra de telle façon qu'Alala fut contrainte de sauter d'un chanel à l'autre et que ses télémorphoses s'accéléraient au rythme des fins de bobine de vieux films muets... Rodolphe sans pitié s'attarda sur les émissions de guerre, d'épouvante et d'horreur. Alala se réfugia, acculée par un dinosaure — en qui elle n'eut pas le temps de se glisser — une nuit de pleine lune, dans un château plein d'oubliettes, où se tenait un sabbat de sorcières tandis que grondaient de sinistres roulements de tonnerre et que des éclairs plantaient leurs dards jusqu'au tréfonds de la terre. Elle qui, l'instant d'avant dansait joyeusement en plein soleil, se retrouva transie dans les steppes de Russie aux prises avec des bandits mandchous, prisonnière de Dracula dans un manoir d'Ecosse, interrogée en anamite par des révoltés en armes, poursuivie enfin dans les Andes par des sorcières mayas... En quelques instants elle vit de près toutes les horreurs de ses livres de chevet : dragons et monstres sans tête, lions romains et baleines furieuses, voleurs d'enfants et vampires assoiffés de sang... Elle en perdit le souffle, la voix, l'assurance, le costume, et à bout de nerfs, profitant d'une brouille providentielle due aux conditions atmosphériques, elle sauta de l'écran dans le salon et sanglotant tout son saoul sur le canapé de polyester, elle promit qu'elle ne plongerait plus jamais dans la télévision. Et elle tint, effectivement, sa promesse.







Des années et des années passèrent. Alala grandit et se maria avec un prince mandchou (du jaune le plus flamboyant) qui habitait une vallée hérissée de bambous totalement allergiques aux antennes de télévision. Ensemble, et sans le faire exprès, ils mirent au monde un arc-en-ciel d'enfants : un Geronimo rouge, une Gretchen blonde, un Boubou noir, une Marie-Mao jaune et, sans qu'on sache pourquoi, une Arabella violette de la tête aux pieds. Mais les enfants d'Alala, qui adoraient la télévision en relief de leur époque, ne purent jamais, en dépit des conseils éclairés de leur mère, passer à travers les frontières de lumière pour rejoindre ce monde merveilleux de l'impossible. Les parents exceptionnels n'ont pas forcément des enfants exceptionnels : Ce qui dément, en l'occurrence, le dicton selon lequel "les chiens ne font pas des chats".





arlar